

Zeitschrift: Schweizerische Lehrerinnenzeitung
Herausgeber: Schweizerischer Lehrerinnenverein
Band: 10 (1905-1906)
Heft: 2

Artikel: Callières et l'instruction des femmes au XVIIe siècle
Autor: Schenk, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-319666>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

diesen Antrag, indem er sich viel von dem ernststen Willen der Käufer und der Organisation der Heimarbeiter verspricht.

Während des Mittagsbanketts hiess die Präsidentin des Frauenbund Winterthur, Frau Sträuli-Knüsli, die zur Tagung erschienenen Frauen willkommen und wies auf das grosse Arbeitsfeld hin, auf dem sie ihre Kräfte zum Segen der Allgemeinheit nutzbar machen sollen. Aus London und Paris, aus Deutschland, aus Skandinavien und Österreich trafen telegraphische Glückwünsche und Grüsse ein an die zu sozialer Arbeit versammelten Schwestern im Schweizerlande. Einige Liedervorträge verschönten das Beisammensein, bald aber brach man auf und begab sich in den anstossenden Versammlungsraum, um den letzten Vortrag von Frau Pieczynska über die Revision des eidg. Fabrikgesetzes anzuhören. Mit überzeugender Beredsamkeit wusste sie den Frauen die Wichtigkeit des Gesetzes und die Notwendigkeit, sich dafür zu interessieren, darzutun. Aus dem dünnen Heftchen, das die Bestimmungen des Fabrikgesetzes enthielt, ist im Laufe der Jahre ein dickleibiger Kommentarband geworden, so dass eine Revision nötig geworden ist. Kompetente Männer, wie namentlich die eidg. Fabrikinspektoren, haben sich an der Ausarbeitung des neuen Entwurfes beteiligt, und Frau Pieczynska empfahl den Zuhörerinnen, sich mit dem Entwurf um den Begründungen der Fabrikinspektoren bekannt zu machen. Frl. v. Mülinen verlas daraus die auf die Frauen bezüglichen Punkte, und die Vortragende zog dann die Parallele zwischen diesen und den am Oltener Arbeitertag aufgestellten Postulaten. Es sind 8 Punkte, die besonders in Betracht kommen: Zehnstundentag, Freigabe des Samstag Nachmittag, Mittagspause, wobei das Gesetz für Frauen 1 $\frac{1}{2}$ Stunde vorschlägt, die Arbeiterinnen aber 2 Stunden wünschen; die Rednerin meint, es wäre den Frauen vielleicht besser gedient, wenn sie am Abend die halbe Stunde früher heim könnten. Lohnzahlung alle 14 Tage, Fabrikinspektorinnen, Bezahlung der Überarbeit nach bestimmten Taxen, strenge Bestrafung bei Übertretung der Gesetze punkto Kinderarbeit auch von Eltern und Vormündern. Der Wunsch der Frauen geht auch auf Erweiterung des Gebietes, auf welches das Fabrikgesetz Anwendung finden soll; denn da eine grosse Ungleichheit besteht zwischen dem geschützten Arbeiter in der Fabrik und dem Heimarbeiter und dem Arbeiter im Kleingewerbe, so sollte der Begriff Fabrik ausgedehnt werden auf Wohlfahrtsanstalten, Schulen, Besserungs- und Strafanstalten und auf Klöster mit industriellen Betrieben. Nach einer im zustimmenden Sinne erfolgten Diskussion schloss die Präsidentin die sechste Tagung des Bundes.

Viel Arbeit war in diesen zwei Tagen wiederum geleistet worden, fast zu viel für diejenigen, welche allen Verhandlungen folgen wollten. Aber immer dasselbe erhebende Gefühl ist es, das uns nach einer solchen arbeitsreichen Tagung erfüllt: dass die Frauen, ob hoch ob niedrig, ob arm ob reich, sich über alle Gegensätze hinweg die Hand reichen können zu gemeinsamem Wirken an der Lösung sozialer Fragen in einer von Parteihader und Klassenhass zerrissenen Zeit. Sie dokumentieren damit ihr Verständnis für das, was uns wahrhaft nottut.

M. Hämmerli.

Callières et l'instruction des femmes au XVII^e siècle.

La question de l'instruction des femmes ne date pas d'hier, on le sait, en France pas plus qu'ailleurs. Molière déjà s'en occupe dans nombre de ses comédies et fait dire à Clitandre des „Femmes savantes“ le vers connu :

„Je consens qu'une femme ait des clartés de tout.“

Avant lui, Marie de Romieux, dans son verbeux discours — en vers, je prie — sur „L'Excellence de la femme“ et surtout Mesdemoiselles de Gournay et de Scudéry ont plus d'une fois enfourché gaillardement la pesante cavale de leur science pour prouver que la femme a même droit que l'homme à l'instruction et même génie à s'assimiler toutes connaissances. Au XVII^e siècle, cependant, l'instruction du beau sexe laissait encore fort à désirer. Les personnes de qualité comme Mesdames de Sévigné, de Sablé, de La Fayette, de Longueville, de Maintenon et d'autres qui dégustaient la „Gerusalemme liberata“ ou la „Diana enamorada“ (de l'Espagnol Montemayor) et trouvaient plaisir à étudier Tacite dans l'original étaient relativement rares. Sous Louis XIII même il était de bon goût parmi les dames de la Cour de paraître ignorante, aussi ignorante que possible. Ce fait vous étonne? Il est pourtant vrai. C'est un gentilhomme digne de foi, diplomate de valeur et écrivain de talent qui nous l'apprend. François de Callières, né en 1645, mort en 1717, écrivit vers 1693, un petit livre — presque introuvable aujourd'hui — intitulé: „Du bon et du mauvais usage dans les façons de s'exprimer“, et c'est à propos de *voyelles* qu'il nous raconte ce qui se passait dans l'entourage de la Reine Anne d'Autriche, femme du défunt Louis XIII.

„Je ne voudrais pas, dit-il, que la femme affectât une ignorance assez grande pour n'oser dire qu'elle sait ce que personne ne devrait ignorer, comme il arriva un jour au cercle de la Reine-Mère. Une femme de qualité y prononça par hasard le mot de *voyelles*. Toutes les autres s'écrièrent d'abord: Ah! Madame, des voyelles! Et elles s'entredemandaient: Savez-vous ce que c'est que des voyelles? Ce pauvre mot fut renié par toutes les dames de l'assemblée, qui n'osèrent dire qu'elles l'entendaient. Et il n'y eut que Madame de Montausier qui eut assez de courage pour avouer qu'elle savait ce que c'était!“

L'anecdote n'est-elle pas jolie? Remarquons en passant que cette M^{me} de Montausier n'était autre que la spirituelle Juliette de Rambouillet, celle qui durant de longues années fut le plus bel ornement de la célèbre „Chambre bleue“ et sut entre autres inspirer à Desmarets son délicieux quatrain sur la Violette (écrit vers 1640):

Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,
Franche d'ambition je me cache sous l'herbe;
Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

Et, continuant, Callières exprime dans son ouvrage quelques pensées fort sages et raisonnables sur l'instruction des femmes. Il est intéressant d'apprendre ainsi quelle était alors sur ce sujet l'opinion d'un homme du monde qui devint secrétaire privé du Roi-Soleil et mourut Académicien et... célibataire:

„Je voudrais, poursuit-il, qu'on fit apprendre aux filles de qualité tout ce qu'il faut savoir pour s'expliquer correctement, et pour bien parler et bien écrire en notre Langue et qu'on ne fût plus obligé de deviner la plus grande partie de ce qu'elles écrivent, à cause de leur mauvaise orthographe.“

Pour comprendre combien était sincère et justifié le vœu exprimé par notre auteur, il faut avoir essayé de déchiffrer l'original d'une des lettres écrites par une grande dame du „Grand Siècle“. De nos jours, M^{me} de Sévigné elle-même se ferait sûrement „coller“ au certificat d'études pour son orthographe plus que fantaisiste.

Et Callières abandonne cette question en formulant la réflexion suivante, d'une justesse absolue, toutes les lectrices de ce journal en conviendront:

„Une femme bien élevée et qui a travaillé de bonne heure à éclairer son esprit et à perfectionner sa raison (par l'instruction) est moins capable de faillir qu'une ignorante.“

Berne.

A. Schenk.

Auf verschiedenen Wegen!

(Bemerkung zum Aufsatz „Pädagogische Revolution“ von E. G. in letzter Nummer).

Geehrte Redaktorin! — Froher als mit Ihrer „Pädagogischen Revolution“ hätten wir das neue Abonnementsjahr nicht beginnen können. Zwar glaube ich nicht, dass eine solche schon da sei. Während ich diese Zeilen schreibe, stürmt und wütet es draussen ganz grausam. Nicht umsonst klagt alles über die endlose Unbill der Witterung. Oh, ich wollte nichts sagen, wenn die Herbststürme, anstatt in der Natur, die ja im grossen und ganzen ihre Sache recht macht, wenn diese Stürme sich in der Schulwelt abspielten. Dann wären sie nicht grausam, nein, wohltuend und sogar amüsierlich. Ellen Key, Bonus, Scharrelmann und ähnliche Neuerer — ich traue ihnen übrigens auch nur bis zu einer bestimmten Grenze und halte Pestalozzi und andere, die ihm mit der Tat folgen, in Ehren — das sind nur einzelne Windstösse, aber nicht die Stürme, die unnötiger- und schädlicherwise draussen toben. Wir haben noch nicht die pädagogische Revolution; sie beginnt erst von weitem zu dröhnen. Wir haben viele Redner und Schreiber, indes noch gar zu wenig Ausführer. Ich will dann von Revolution sprechen, wenn sich die verheissenen Verfahren, soweit sie wünschbar sind, in den Schulzimmern durchkämpfen. Möge Ihre Zeitung zu den theoretischen Vorbereitern eines pädagogischen 1789 werden! — Sie sehen, ich gehe ziemlich mit Ihnen einig, aber nur bis auf den „kürzesten Weg“. Auf diesem halte ich nicht Schritt! — Sie sagen in Ihren Schlusserörterungen: „Die Schüler *müssen* technisches Können erlangen und zwar ein sicheres.“ Einverstanden! Nach Ihrer Ansicht „auf dem kürzesten Wege“; nach meiner auf dem interessantesten. Die experimentelle Psychologie erscheint dann weniger notwendig; immerhin betrachte ich sie als nützlich. Sie kann uns ja auch für den kürzesten Weg nichts vorschreiben, sondern nur vorweisen. Obwohl ich sie gerne und mit Gewinn studiere, glaube ich nämlich, dass ihre Ergebnisse mehr kontrollierenden als imponierenden Wert besitzen, und dass man die aus ihr abgeleiteten Lehren nicht chemisch rein anwenden, sondern sie mit intuitiven Elementen und mit solchen aus der Schulpraxis verbinden und dann erst noch den jeweiligen Verhältnissen fein anpassen soll. — Ich weiss, dass viele Sie auf dem kürzesten Wege begleiten wollen, glaube aber, sie werden es nur mehr in der Theorie tun; mehr als sie beabsichtigen, werden sie von dem kürzesten Wege aus Seitensprünge in die ihn umgebenden Wiesen und Wäldchen machen, denn vor der Einförmigkeit der geraden Linie schrecken sie gewiss auch einigermassen zurück. Für mich hat der kürzeste Weg zu viel Utilitaristisches an sich, als dass ich ihm huldigte. Alle Welt ist berechnend, die Schule sollte es nicht sein. Der kürzeste Weg ist zumeist kunstlos; grosse Künstler haben ihn vermieden. Oder was bliebe vom „rasenden Roland“, wenn der kürzeste Weg massgebend wäre? — Sie antworten mir, die Schulstunde sei kein romantisches Epos. Allerdings! Aber doch eine Art Kunstwerk, was vor Scharrelmann schon manche ausgeführt haben, so auch